

# ROMANCE IN MARSEILLE

Claude McKay



**“Le roman sauvé  
de l’oubli.”**

*Le Monde*







Né en Jamaïque en 1889, Claude McKay est considéré comme l'un des écrivains les plus emblématiques de la Renaissance de Harlem, reconnu pour son intense engagement à exprimer les défis et les problématiques auxquels sont confrontés les Noirs aux États-Unis et en Europe. Personnalité complexe et fascinante, on lui doit des recueils de poésie et des romans, parmi lesquels *Home to Harlem* (1928), *Banjo* (1929) et *Banana Bottom* (1933). Son autobiographie, *Un sacré bout de chemin*, est désormais disponible aux Éditions Hélotropismes. Claude McKay est mort en 1948 à Chicago.

# ROMANCE IN MARSEILLE



# ROMANCE IN MARSEILLE

CLAUDE MCKAY

---

ROMAN

Traduit de l'anglais par  
Françoise Bordarier & Geneviève Knibiehler



Fruit d'un long travail, cette édition de *Romance in Marseille* voit enfin le jour dans la ville chère à Claude McKay.

Tous nos remerciements vont à Jean-Max Guieu, Natacha Miloyan, Grégoire Miloyan, Maëlle Mariette, Annie-Claire Panzani, Blaise N'Djehoya, Rachel Hebert, Mary Fitzgerald, Thomas Levaillant, Makeda Moussa, Gilles Kraemer, Cemre Kireç, Clara Bée, Fabien Lanchon & Manon Maury.

Dans un écrin qui s'inspire des dessins d'Aaron Douglas et de la couverture originale de *Banjo*, cette romance a été conçue et mise en page par Carlos López Chirivella, au cours de l'hiver marseillais 2021.

TITRE ORIGINAL  
*Romance in Marseille*

PHOTOGRAPHIES DE Claude McKay  
©James Weldon Johnson Memorial Collection  
in the Yale Collection of American Literature,  
Beinecke Rare Book and Manuscript Library.

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
©Héliotropismes, 2021

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# PRÉFACE

ARMANDO COXE

La première fois que j'ai lu le titre *Romance in Marseilles* (avec un « s » à l'époque), c'était dans la postface de Michel Fabre à la traduction de *Banjo*<sup>1</sup>. Il écrivait alors : « Le lecteur français sera peut-être d'abord intéressé par la Fosse, ce Quartier Réservé de Marseille dans lequel se passe une bonne partie du récit [de *Banjo*] que McKay intitule initialement *Romance in Marseilles*. » J'avoue que ce détail m'avait échappé, absorbé que j'étais par la découverte de *Banjo*, et surtout par le parcours de son auteur, poète et romancier américain natif de la Jamaïque.

Quelques années plus tard, j'ai entrepris d'organiser une exposition<sup>2</sup> et un colloque

---

1. Claude McKay, *Banjo*, André Dimanche Éditeur, coll. « Rive Noire », 1999.

2. L'exposition, intitulée « Claude McKay – Hommage à un poète venu du large », fut présentée au Mucem, à Marseille, du 2 janvier au 1<sup>er</sup> mars 2009, sous la direction de l'auteur de ces lignes.

sur cette figure tutélaire de la Renaissance de Harlem échouée en Provence, sur le quai du port de la Joliette, pendant que ses compatriotes préféreraient payer leur dîme à la Ville Lumière.

Mes recherches pour l'exposition m'ont conduit jusqu'à la Boston University, où se trouve une partie des archives vendues par Ruth Hope McKay, la fille de l'écrivain, mais surtout au Schomburg Center for Research in Black Culture, dans le quartier de Harlem, à New York, où j'ai découvert un manuscrit en microfilm de *Romance in Marseilles*. Cette découverte surprenante a suscité en moi quelques interrogations : pourquoi ce texte n'avait-il jamais été édité ? Pourquoi son auteur ne l'évoque-t-il pas dans son autobiographie publiée en 1937, *A Long Way from Home*<sup>1</sup> ?

C'est dans la biographie que Wayne F. Cooper a consacrée à Claude McKay que j'ai appris que *Romance in Marseilles* faisait partie d'un véritable projet éditorial de l'écrivain<sup>2</sup>. Cooper fait mention des échanges épistolaires entre McKay et son ami Max Eastman et situe la rédaction de *Romance in Marseilles* entre

---

1. Traduit en français par *Un sacré bout de chemin*, André Dimanche Éditeur, coll. « Rive Noire », 2001.

2. Wayne F. Cooper, *Claude McKay: Rebel Sojourner in the Harlem Renaissance*, Louisiana State University Press, 1987, p. 286.

1933 et 1934, alors que Claude McKay coulait des jours heureux au Maroc, à Tanger. Il y vivait comme les autochtones, portant même une djellaba, pratiquant la prière et le jeûne. Cette expérience marocaine lui a permis de réécrire son nouveau roman, d'abord intitulé *Savage Loving*, puis *Romance in Marseilles*.

Au cours de ses différents vagabondages des années 1920 et 1930, qui marquent la gestation d'une grande partie de ses projets littéraires, l'enfant terrible de la Renaissance de Harlem s'installe au Maroc après avoir rédigé une version antérieure du roman, intitulée *The Jungle and the Bottoms*, sans parvenir à trouver un éditeur. C'est également à Tanger qu'il travaille sur *Gingertown*, son unique recueil de nouvelles, qui contiendra six étapes se déroulant à Harlem, quatre en Jamaïque, une à Marseille et une au Maroc. Dans ce pays, McKay subsiste grâce aux redevances tirées des traductions françaises de ses deux premiers romans et aux avances perçues pour *Gingertown*. Suite à la publication de son dernier roman, il rentre aux États-Unis. En effet, *Banana Bottom* est un échec commercial et les droits d'auteur ne lui permettent pas de vivre dignement. Fauché, il est donc contraint de regagner l'Amérique et le quartier de Harlem, qu'il avait abandonné au milieu des années 1920.

Outre le dernier chapitre de *A Long Way From Home*, la nouvelle « Little Sheikh » de

*Gingertown* et le poème « Farewell to Morocco », tout ce que nous avons de l'époque marocaine de McKay concerne sa révision de *Romance in Marseilles*. « Farewell to Morocco » est un poème commémoratif sur ce séjour dans un pays qu'il a beaucoup apprécié. Sans ses ennuis financiers, il n'en serait sans doute pas parti : le Maroc était pour lui ce pays « de couleurs chantant des symphonies de vie ».

Le texte que le lecteur tient entre les mains nous vient du Royaume-Uni, où McKay a travaillé comme journaliste aux côtés de la féministe et suffragette Sylvia Pankhurst<sup>1</sup>. C'est à Londres que j'ai fait la connaissance de Richard Bradbury. Depuis 2008, ce dernier annonçait la publication de *Romance in Marseilles* et j'ai donc pris contact avec lui pour l'inviter au colloque que j'organisais à Marseille. Professeur de littérature des Antilles anglaises à l'université, Bradbury était l'ami de Carl Cowl, l'agent littéraire de Claude McKay. Il avait en sa possession plusieurs documents des archives que ce dernier lui avait cédées juste avant sa mort, notamment un tapuscrit de *Romance in Marseilles*. Ne pouvant honorer l'invitation que je lui avais adressée pour le colloque marseillais, Richard Bradbury avait envoyé un texte intitulé *Romance in*

---

1. Journaliste à Londres, Claude McKay écrit pour le journal *Dreadnought* à la demande de Sylvia Pankhurst, devenant ainsi le premier Noir à collaborer à un journal anglais.

*Marseilles : un poète et un roman du xx<sup>e</sup> siècle*, dans lequel il écrivait, à propos du manuscrit inédit :

« Je travaillais à la rédaction d'un catalogue de la bibliothèque de Carl Cowl et, après avoir recensé les quelque vingt mille volumes qui constituaient sa collection personnelle, j'avais commencé à éplucher les documents concernant Claude McKay : des lettres de lui ou qui lui étaient destinées, de la correspondance à propos de la (ré)édition de ses livres, des cessions de droits pour inclure certains de ses poèmes dans des anthologies. Et le manuscrit d'un roman. C'est un privilège rare que de tenir dans ses mains quelque chose de ce genre. J'avais lu beaucoup d'allusions à ce roman inédit, *Romance in Marseilles*, mais je m'étais fait à l'idée qu'il avait disparu, à l'instar de *Colour Scheme*, cet autre livre mystérieux et perdu<sup>1</sup>. »

Par la suite, Richard Bradbury nous a confié le manuscrit de *Romance in Marseilles* et permis l'accès aux courriers de refus des éditeurs, qui prétextaient le contexte économique défavorable de l'époque. Ce qu'il ne m'a pas dit, et que j'ai appris plus tard, c'est que ce roman s'inspire d'un fait divers qui eut un écho important parmi le prolétariat noir du

---

1. Cf. « Harlem Heritage. Mémoire et renaissance », sous la direction d'Anthony Mangeon, *Riveneuve Continents*, hors-série, Riveneuve Éditions, automne-hiver 2008-2009.

port de Marseille, impliquant une connaissance de Claude McKay, un docker originaire du Nigeria nommé Nelson Simeon Dede.

À la fin de l'année 1926, Dede s'était embarqué clandestinement sur un bateau de la compagnie maritime marseillaise Fabre, l'une des plus anciennes de France, en route vers New York. Malheureusement il fut découvert et, durant le reste du voyage, détenu dans la salle de refroidissement des moteurs. À l'arrivée à Ellis Island, les jambes du Nigérian étaient gelées et on dut l'amputer. La compagnie Fabre négocia alors un règlement financier et le renvoya à Marseille. Cependant, à son arrivée, elle le fit arrêter pour avoir embarqué clandestinement sur l'un de ses navires.

En janvier 1928, Claude McKay intervint en écrivant une lettre au directeur de la compagnie, lui demandant d'intercéder en sa faveur. L'auteur, se présentant comme un romancier publié par Harper & Brothers à New York, informait le directeur qu'il avait l'intention de centrer son prochain roman sur l'existence vagabonde et romantique des Noirs du monde entier qu'il avait pu rencontrer à Marseille. Il ajoutait qu'il n'était pas un « propagandiste opportuniste » et qu'il espérait écrire une « histoire heureuse ». Mais qu'il ne pouvait le faire si Dede n'était pas rapidement rapatrié dans son pays d'origine et sans condition.

La ruse de Claude McKay fonctionna : Dede fut libéré de prison et la direction de la

compagnie Fabre le supplia de ne rien écrire de désobligeant sur l'entreprise...

Au-delà de l'anecdote, une lecture attentive permet d'identifier certains thèmes et sujets récurrents dans la prose du Jamaïcain, presque autobiographiques, comme dans *Banjo* ou *Home to Harlem*<sup>1</sup>, dans lesquels des personnages peinent à mener une vie « normale » et insouciant. En effet, les protagonistes sont toujours issus de la classe ouvrière et évoluent dans un cadre exotique mettant en exergue la marginalité de l'existence des Noirs dans une société capitaliste occidentale. Néanmoins, McKay brouille les pistes dans *Romance in Marseille* en abordant audacieusement des thèmes jusque-là absents des écrits de la Renaissance de Harlem, comme un prélude à la littérature *queer*.

On se rappellera que le but de Claude McKay était d'écrire et de décrire des personnages noirs qui « s'expriment, déblatèrent et baisent comme les gens du monde entier<sup>2</sup> ». Au cours de son séjour à Marseille, il vit au contact d'une classe ouvrière libérée

---

1. La première et unique traduction française de *Home to Harlem* date de 1932 (*Quartier noir*, traduction de Louis Guilloux, Éditions Rieder). Les Éditions Hélotropismes publieront une nouvelle traduction de ce roman en 2022 sous le titre *Retour à Harlem*.

2. Clarence Major. « Dear Jake and Ray », *American Poetry Review* 4 (1975), p. 40-42.

sexuellement, où l'amour *queer* est accepté comme un fait de la vie quotidienne, pas plus soumis au jugement que l'hétérosexualité. Toutefois, *Romance in Marseille* va au-delà de la thématique *queer*. L'auteur s'intéresse également au sujet du handicap, peu abordé dans la littérature de l'époque. Le personnage central du roman, privé de ses membres inférieurs, attire l'attention des valides. Est-ce à cause de sa fortune ? Peut-être ! Toujours est-il que le corpus thématique de cet inédit révèle également une formidable richesse et démontre, une fois de plus, que McKay est aussi un extraordinaire visionnaire. Ainsi, les personnages de *Romance in Marseille* ne sont pas si différents de ceux de *Banjo* ou de *Home to Harlem*. Peut-être son auteur a-t-il jugé préférable de vivre à la marge plutôt que de passer son temps à être esclave des normes sociales ? *Romance in Marseille* semble rappeler que l'humanité d'une personne ne réside pas dans l'esthétique ou le paraître, mais bel et bien dans l'imperfection et la vulnérabilité.

Ces réflexions nous amènent à nous interroger sur les refus qui ont jalonné la difficile existence éditoriale de *Romance in Marseille*. Plusieurs réponses semblent se dessiner, et je fais miennes les trois conclusions de Richard Bradbury<sup>1</sup> :

---

1. « Harlem Heritage. Mémoire et renaissance », *op. cit.*, p. 196.

Primo, les mœurs culturelles du capitalisme tardif privilégient la nouveauté au détriment de l'histoire, le « contemporain » aux dépens de la perspective historique. Deuxio, la couleur de peau de Claude McKay semble bien l'avoir pénalisé. Tertio, *Romance in Marseille* aurait sans doute trouvé un éditeur si Claude McKay avait été « bon genre ». C'est-à-dire facile à ranger dans une petite case préétablie, étiquetée : de gauche, de droite, homosexuel, hétérosexuel, poète, romancier, homme politique, athée, catholique romain, africain-américain, afro-caribéen, moderniste, victorien tardif, etc. C'est à la fois le problème et le grand triomphe de McKay que d'occuper toutes ces cases en même temps.

*Romance in Marseille* met également en scène ce que le sociologue anglais Paul Gilroy appellera « l'Atlantique noire<sup>1</sup> », en ce sens que McKay met délibérément en avant la diaspora des Africains du Nord et de l'Ouest, les descendants des îles de la Caraïbe et les Étatsuniens. Ils échangent, interagissent, s'aiment, se méprisent, échangent leurs expériences et leurs cultures. L'Atlantique noire révèle au premier chef l'interdépendance des différentes « identités » qui la constituent et l'état jamais univoque des cultures, y compris noires, toujours mouvantes et en

---

1. Paul Gilroy, *The Black Atlantic*, Harvard University Press, 1993.

recomposition permanente. La plume de McKay, c'est un fait, veut « embrasser la totalité de la vie », quitte à déplaire à ses « frères de couleur » de la Renaissance de Harlem dont certains trouvaient par ailleurs que le romancier était d'une sincérité dangereuse. Et la réponse de McKay, par la voix de Ray, fuse dans *Banjo* : « Les meilleurs des Noirs ne sont pas les gens du monde. Je n'écris pas pour ces derniers, ni pour les Noirs qui refusent de manger des côtes de porc, ni pour les amis puritains des gens de couleur, ni pour les négrophobes, ni pour les négrophiles. J'écris pour ceux qui sont capables d'apprécier une histoire authentique, d'où qu'elle vienne. »

Au moment où l'on commémore le centenaire de la Renaissance de Harlem et le soixante-quatorzième anniversaire de *Présence Africaine*, on ne peut que se réjouir de la possibilité de lire enfin, près de quatre-vingt-dix ans après sa rédaction, *Romance in Marseille*. L'occasion m'est ici donnée de remercier Renaud Boukh, le fondateur d'Héliotropismes, qui a eu le courage de se lancer dans l'aventure et a cru en ce roman, après le refus de plusieurs éditeurs marseillais qui doutaient de son originalité.

# PREMIÈRE PARTIE

## CHAPITRE

### I

Dans le service principal du grand hôpital, Lafala était allongé comme un tronc d'arbre abattu et songeait à la perte de ses jambes. Pour la première fois de sa vie, il comprenait le plaisir et la joie que l'on peut ressentir à posséder une belle paire de jambes.

Soudain happé par le souvenir de son enfance dans la brousse, quand il jouait, nu, en compagnie d'autres jeunes Noirs, il fut submergé par un flot d'émotions, retrouvant l'étrange délectation des membres de sa tribu à la vue de corps athlétiques pourvus de belles jambes fermes et luisantes.

Les anciens du village estimaient la valeur des jeunes gens à la forme de leurs jambes et de leurs bras. Des jambes longues et minces feraient de bons nageurs. Des jambes robustes et trapues, de bons porteurs. Les jambes souples et musclées étaient celles des coureurs de fond. Et ceux qui avaient de longs

bras ballants excellerait dans l'escalade des palmiers et des arbres de la jungle.

Les garçons appréciaient les filles en fonction de la forme de leurs jambes, de la taille de leurs hanches et de la fermeté de leurs cuisses, dont le mouvement symétrique répondait à celui de leurs bras ornés de corail, maintenus légèrement écartés pour stabiliser les fardeaux posés sur leur tête.

Enfant, Lafala était fier de ses jambes, participant à tous les jeux de jambes de l'enfance, courant, grimpant, sautant et dansant au clair de lune dans la cour du village. Il se revoyait allongé, nu, sous la lumière de la lune et des étoiles, ses camarades traçant le contour de son corps à l'aide d'un morceau de poterie. Lorsqu'ils avaient terminé leur dessin, ils se donnaient la main et dansaient tout autour en chantant *L'Enfant du clair de lune*. Il se souvenait encore du choc délicieux de la plongée dans les hautes herbes, quand la fraîcheur du petit matin succédait à la chaleur de la nuit et que la rosée de l'aube trempait sa peau nue...

Les missionnaires l'avaient emmené, encore tout enfant, de la brousse à la ville où ils résidaient et enseignaient. Là, ses jambes furent bientôt recouvertes de pantalons, et vite, bien vite, il fit notamment l'apprentissage d'un délice nouveau... Ses jambes pouvaient jouer, tel un quartet de musiciens, l'intime musique de chambre de la vie. Des notes fortes puis des notes douces, comme un murmure, un souffle

chaud, un long baiser silencieux, des flûtes et des harpes rassemblées en un chœur rituel pour des aventures enchanteresses, vibrant puis s'élevant à l'unisson pour célébrer la vie, laissant des sensations inoubliables dans le sang et dans la mémoire.

Jambes d'ébène, jambes de cuivre, jambes d'ivoire, se mouvant pêle-mêle les unes derrière les autres dans son imagination... Sur la pointe, sur les talons, sur la plante des pieds, les jambes de Lafala l'avaient conduit en dansant de l'Afrique à l'Europe, et de l'Europe à l'Amérique...

Ses jambes... Ses pieds, qui avaient l'habitude de s'enfoncer dans le sol natal, dans de moelleux tas de feuilles et de douces touffes d'herbe, se trouvèrent bientôt initiés au luxe des chaussettes, des chaussures et des lits en fer.

Lafala avait continué à vagabonder de manière incroyable, à changer de lieu sans arrêt comme un jeune pèlerin insouciant muni seulement de son bâton, jouant des variations sur la marche à pied. Que viennent les problèmes, les soucis, les jours de cafard sans travail, sans rien à manger, sans amour... Tout s'oublie dans la danse... Ne pas penser à l'âge, aux accidents, à la corruption et au déclin de la jeunesse, ni à l'infestation de la chair juvénile et ferme par les vers, jusqu'au squelette. Ses jambes dansantes le porteraient loin de tout cela.

Elles lui avaient été brutalement arrachées et il gisait là, sans défense.



C'est le brusque dégoût de lui-même qui avait amené Lafala à s'embarquer clandestinement depuis Marseille, et à laisser sur le Quai<sup>1\*</sup> copains et michetonneuses, déceptions et désirs obscurs. Car c'est là qu'il avait rencontré Aslima.

C'était une époque d'enthousiasme universel juste après la guerre : même les Noirs commençaient à bouger et, depuis le Nouveau Monde, le sombre appel du Retour en Afrique<sup>2</sup> se faisait entendre.

Lafala était un enfant de la brousse. Les missionnaires l'en avaient sorti pour l'éduquer en ville, à l'école de la mission. Mais il ne leur avait pas fait honneur bien longtemps. Il avait quitté l'école pour s'embarquer comme mousse. Il avait rejoint les terres d'origine des missionnaires et y était resté, se démenant dans les bas-fonds de nombreux ports.

C'est là qu'il avait entendu les autres Noirs parler du mouvement du Retour en Afrique et de ce qu'il en adviendrait. Lafala écoutait et ressentait lui aussi de l'émoi. Le retour... Le retour... Se détourner des lieux étrangers et de leurs fausses idoles pour trouver son salut dans la terre natale...

---

\* Toutes les notes du texte sont à retrouver en fin d'ouvrage.

Et puis il avait rencontré Aslima, qui était presque une indigène, et il avait trouvé, là aussi, pensait-il, une sorte de retour, à condition de parvenir un jour à se libérer de la fascination des nouvelles idoles et de redevenir lui-même un indigène. Aslima était une fille magnifique, dont le visage semblait taillé dans une pièce de bois brun très dur. Elle avait attiré Lafala comme un aimant. Ils passaient des jours et des nuits ensemble, mangeaient, buvaient, dormaient ensemble. Ils dansaient ensemble dans les bars sur le Quai. Ensemble ils faisaient du bateau dans la rade, le visage mouillé par les embruns salés, comme deux petits oiseaux, l'un brun et l'autre noir, heureux d'être ensemble.

Ah ! C'était l'heureuse sensation d'un rêve. Avec Aslima, Lafala pensait avoir rencontré le véritable amour. Et pas seulement un coup de chance passager. Mais hélas ! Il s'était réveillé un beau matin pour s'apercevoir qu'elle l'avait dépouillé de tout son argent et abandonné à son rêve.

Devenu un objet de moquerie sur le Quai, un objet de pitié, Lafala n'avait eu aucune envie de rester là et de se joindre à la bande sinistre des vagabonds jusqu'à ce que son unique costume finisse en haillons. Et c'est ainsi que, désabusé et le cœur lourd, il s'était embarqué clandestinement sur le premier navire accessible.

Comme il était très noir, il avait cru pouvoir éviter qu'on le repère dans l'obscurité de la cale. Mais on l'avait découvert et enfermé dans un endroit sordide. Il y avait fait terriblement froid pendant la traversée de l'Atlantique. Lorsque le garçon du mess lui avait apporté de la nourriture, Lafala avait tenté de lui expliquer qu'il mourait de froid. Mais ils n'étaient pas parvenus à se comprendre. C'était un navire étranger et le garçon n'avait pas pris son état suffisamment au sérieux pour alerter un officier.

Quand le navire avait enfin accosté, les jambes de Lafala étaient complètement gelées. On l'avait transporté du bateau à l'hôpital du service de l'immigration. Et là, les médecins lui avaient dit qu'ils ne pourraient le sauver qu'en l'amputant des deux jambes.

Lafala s'était évanoui et n'avait plus rien entendu ni senti. Des visions confuses de la brousse de son enfance avaient surgi, puis tout s'était effacé. Quand il était revenu à la réalité de sa personne et de son environnement, ses pieds si fiables avaient disparu.

Oh, si seulement il n'avait pas été ramené à la réalité ! Il était en pays étranger, sans toit, sans amis, sans ressources, sans son atout le plus précieux – ses pieds fidèles ! Pourquoi donc les médecins l'avaient-ils sauvé ? Il avait souvent entendu ses compagnons incultes dire que les hôpitaux étaient la dernière étape avant la tombe pour les personnes sans ressources

ni soutien. Les vagabonds noirs éprouvaient une peur superstitieuse à l'égard des hôpitaux. Ils disaient que les médecins n'avaient jamais assez de cadavres pour les autopsies et ne se souciaient guère de la vie d'une pauvre cloche que personne ne connaissait dès lors qu'ils avaient besoin d'un macchabée à disséquer.

Tout cela n'était que foutaises, songeait-il désormais. Les médecins s'étaient occupés de lui avec diligence, les infirmières avec une grande gentillesse. Mais rien de plus terrible que cette diligence et cette gentillesse, car qu'allait-il devenir une fois qu'il irait mieux et qu'on le laisserait sortir ? Des béquilles sous les aisselles, allait-il devoir s'asseoir sur un trottoir de cette ville sans cœur et faire la manche, lui qui jusque-là avait traversé l'existence la tête haute ?

Il aurait mieux valu ne pas revenir à cette réalité-là. Sa vie était désormais derrière lui. Dans l'avenir, aucun espoir. Il avait beau se creuser les méninges, le monde qui l'attendait était plongé dans un brouillard épais, sans lumière, sans chaleur.

— Oh, mon Dieu !

Il hennit comme un poney malade dans son enclos et plongeait la tête dans l'oreiller, son corps-tronc d'arbre tressaillant sous la longue chemise de nuit blanche.



Lafala était au paradis. Rien n'était noir là-haut. Les terrasses étaient pavées d'or et de magnifiques fleurs multicolores exhalaient partout leurs fragrances. Sur les bords d'étangs miroitants se dressaient de jolis bosquets où des oiseaux aux couleurs exotiques nichaient et chantaient sans relâche. Les palais étaient de merveilleux ouvrages de marbre, de cristal et de verre précieux, qui reflétaient de blanc les saints et les anges dans des poses d'extase édénique. Lafala était transfiguré, au point d'oublier la couleur qui était la sienne, mais ses jambes étaient encore valides et gigotaient sur les notes lascives du jazz céleste.

Oh, quel accueil... Tous les musiciens de jazz qui faisaient un malheur dans les plus grandes villes du monde avaient été convoqués là-haut par le Tout-Puissant afin de l'accueillir. Tous les saints se pavanaient devant lui et les anges battaient des ailes rien que pour lui, qui faisait l'objet de toutes les attentions. Un bel angelot le rejoignit en flottant. Quelles ailes magnifiques ! Lafala avait vu de nombreux oiseaux sur terre, mais aucun ne possédait des ailes d'une telle splendeur argentée. L'angelot venait certainement le chercher pour le conduire au Prince du Ciel, dont le trône surpassait tous les trônes dans le lieu le plus saint de tous les lieux saints.

Les ailes l'enveloppaient. Il se sentit soulevé. La musique, lointaine à présent, lui parvint comme si elle était émise par une station